

## MUET

Il est des sujets difficiles, retors. Des sujets qui ne veulent pas jouer le jeu. Qui n'en ont pas les moyens. Des taiseux.

À mon retour d'un premier séjour d'un mois dans la banlieue de T. (on verra comment c'est devenu une initiale), mon expérience de preneur de son en avait pris un coup.

Avec émotion, j'en témoignais durant le festival « Longueur d'ondes », en décembre 2006 : je ramenais d'Ukraine des giga-octets de son qui ne voulaient rien dire de ce qui me taraudait dans le retour. Que je ne savais pas relier à l'expérience vécue là-bas. Que je ne savais pas faire parler.

Il faudrait un texte et un spectacle pour le partager. J'allais changer de métier.

Trois ans plus tard, après des détours curieux, je repartais pour un quatrième séjour dans la région de Tchernobyl, avec à nouveau des micros et, en tête, une tout autre approche du *taiseux*.



-2006-

Vu de loin, Tchernobyl pour moi, c'était l'horreur sidérante de « La Supplication », collectage dans les années 90 de la parole des contemporains de l'Accident, d'emblée perçu comme une nouveauté pour la conscience : un mal invisible dispersé sur des territoires considérables.

Au présent, c'était l'enjeu d'en contrôler l'effet d'épouvantail (bataille de chiffres et de ressentis), tant l'énergie nucléaire s'avérait toujours, au tournant du millénaire, un pis-aller puissant. Tant l'explosion de Tchernobyl semblait précipiter subito quarante ans d'anxiété profonde, sorte de point d'orgue à la Guerre Froide. Comme si la destruction du réacteur numéro quatre, en nous sortant du fantasme –à revers de la guerre atomique-, nous en donnait, du coup, un échantillon réel.

Sur place, ce printemps 2006, rien ne ressemblait pourtant au livre de Svetlana Alexievitch. Son talent n'était pas en cause. Le temps avait passé, les Ukrainiens réclamaient d'oublier. La radioactivité ne faisait pas de bruit, sinon traduite par le dosimètre, parfaitement binaire. Avril, surtout, tirait des draps frais sur six mois d'inconfort hivernal et de réclusion, et les habitants de Volodarka, à quarante-cinq kilomètres de l'épicentre, nous témoignaient une fraternité comme on en rêve

désormais dans nos pays « sécurisés ».

Quinze artistes Français venaient rendre hommage aux morts, mais pour les vivants, riverains de Tchernobyl, cette visite de quelques semaines pouvait paraître plus étrange, en somme, que la métaphysique de l'accident.

J'interviewais Sergueï, la quarantaine, qui se souvenait des convois de vaches évacuées par camions au printemps 86, mais déplorait que les médicaments pour sa fille soient encore si chers. Quant à savoir pour quelle maladie, c'était entrer déjà dans la nébuleuse de T., celle qui le faisait s'interrompre au détour d'une phrase, par crainte, disait-il, qu'on ne vienne lui brûler sa maison. Et je n'en saurais pas plus.

Je suivais l'enterrement d'un homme et, ce jour-là, comprenais qu'il fallait baisser la tête pour joindre au cortège les bonnettes incongrues de mes micros, et entrer en empathie avec ce mort dans son cercueil ouvert, ce mort de Tchernobyl -forcément- que la foule descendait dans le sable. L'enregistreur s'arrêtait sans raison à l'entrée du cimetière (bouleaux, tables à pique-nique et croix bleues) et ça n'avait déjà plus tellement d'importance.

Viera, la voisine, nous balançait ses chansons dans le petit bureau de l'école où son gardien de nuit de mari venait s'assoupir. Les gosses nous racontaient leurs salades, marchandaient des trucs, des minutes de compagnie. Natacha tentait de nous expliquer comment la maison de sa grand-mère venait de brûler -un accident- et qu'il lui fallait des culottes. L'interprète n'y suffisait jamais.

Nous reluquions les boiteux, les alcooliques et les vaches pour tâcher d'y reconnaître les signes du *mal*. Il aurait fallu gratter la crasse. Et l'on ne s'intéressait bientôt plus qu'aux sourires, énormes (dans la catastrophe mentale où nous étions), à la curiosité que notre présence suscitait, à échanger des clopes, à boire ensemble. À négocier avec nos trouilles pour manger un oeuf, un cornichon, une tomate.

Les micros ne gênaient pas les villageois : ils croyaient que c'était un dosimètre. Ils me faisaient signe de mesurer leur cour et la paille. Je disais «mikrofon», je sortais le dosimètre (la poche poitrine, avec le passeport) et je leur montrais sur l'écran la valeur, raisonnable : « nié prroblem ». Au village, pas de problème. Je souriais, content pour eux. Content que ces mots-là (*katastrof, radiatsi, prroblem*) nous soient communs.

J'enregistrais, de nuit, les rossignols, convaincu qu'ils avaient perdu la boule. J'enregistrais la pluie. J'enregistrais l'absence de bagnole. De très longues minutes sans un moteur. Tchernobyl parlait en creux, en négatif. Je ne le comprenais pas. J'enregistrais. J'étais là pour ça.

J'enregistrais Marina parce qu'elle parlait français et qu'à l'âge de trois ans (elle en avait vingt et son père venait de mourir d'un quelque chose au coeur), sa famille avait dû quitter Pripiat à la va-vite, quarante-huit mille habitants à deux kilomètres au nord de la centrale tout juste explosée.

J'enregistrais Lucie, photographe française embarquée comme moi dans cette affaire, un soir qu'elle venait de se faire chambouler par le récit de Vassia, mari de Viera et ancien *liquidateur*, comme on appelle celles et ceux qui se coltinèrent le problème de Tchernobyl.

Voeu pieux : comment *liquider* le problème ?

Vingt ans après, le problème m'apparaissait monstrueusement muet. Mutique. Bouche bée.

Ou déjà radoteur. Touristique dans quelques cas.

Il fallait le ricochet de l'émotion de Lucie, touchée au coeur, pour traduire quelque

chose des contrastes qui nous troublaient sans bruit dans la banlieue de l'épicentre :

- La plaine est belle, elle est sale.
- Ce pont sur la rivière est fermé.
- On chante à table, les champignons sont délicieux. Tu as peur ?
- Ce village est propre, le suivant est mort.

La catastrophe avait vingt ans, ce n'était que le premier millimètre de sa très longue carrière. La durée de vie du plutonium<sup>239</sup>, irréductible, me fascinait : deux cent quarante mille ans<sup>1</sup>. Neuf mille générations d'homo sapiens sapiens.

Il fallait entrer, chacun, dans son propre trouble et patouiller dans nos remuements. J'enregistrais un muet et, bien sûr, on n'entendait que ses contours : un village, cinquante ans en arrière. Presque une réserve.

Il fallut partir, la petite mission française ramassait ses artistes, la plupart bouillants de quelque chose qui n'était ni la guerre, ni la mort, ni rien de connu. Et qui, vraisemblablement, nous appartenait. Nous n'avions rien vu de Tchernobyl. Ou nous en avions vu assez.

Le sarcophage devant lequel nous avons rendu l'hommage aux morts ? Une levée de tôles. Les barbelés, les checks-points, la milice du Ministère des Urgences ? Le formalisme foutraque de l'après-communisme. Le village, les charrettes, l'alcool ? Une humanité fataliste et chaleureuse. Les envolées du dosimètre ? Une abstraction. «Si le chiffre avant la virgule n'est pas un zéro, ça y est, tu y es.»

Je me suis fait attraper. J'ai quitté la position d'envoyé, d'observateur. D'enregistreur. J'ai cherché dans mon journal de voyage ce qui m'était arrivé. J'en ai sorti quarante deux pages : une mosaïque. Et quelqu'un m'a donné l'occasion de les porter sur scène.

Mais cinq minutes avant de quitter le village de Volodarka, Viera nous disait « à l'année prochaine » et nous ne disions pas non, ma femme et moi. Nous étions contaminés.

[...]

Pascal Rueff

---

<sup>1</sup> Les physiciens parlent de demie-durée de vie des radioéléments : pour cet isotope du plutonium, 24 000 ans sont nécessaires pour que la moitié de l'activité ait disparu. De moitié en moitié, à peu près dix cycles réduisent totalement l'activité. Le nombre en exposant après le nom de l'élément indique le numéro de l'isotope.